

Chères collègues, chers collègues,

Je ne commencerai pas par des remerciements. Ce que j'éprouve ici dépasse la gratitude : c'est de l'ordre du devenir.

Les pouvoirs politiques et financiers remettent aujourd'hui en cause les fondements des sciences. Ils répandent le confusionnisme, marginalisent la pensée critique et propagent le mépris de la théorie, jusqu'à banaliser l'insupportable et à gouverner les émotions, comme dans *Rhinocéros* de Ionesco. Face à cela, nous affirmons notre corps collectif sans frontières. Autour de ce devenir, le nôtre, se construit un espace transnational de réflexion, de discussion, de recherche, de production et de partage. Un espace fragile. Espace qui nous expose aux multiples confrontations, à de multiples épreuves. Nous les subissons aussi individuellement, sous des formes qui varient selon les contextes où nous nous trouvons.

Vous connaissez ce slogan féministe : « Nous sommes les petites-filles des sorcières que vous n'avez pas pu brûler. » Nous sommes aussi les petites filles et les petits-fils de Marc Bloch, de Simone Weil, de Walter Benjamin, de Behice Boran, d'Ismail Besikçi, de Germaine Tillon, d'Andreï Sakharov...

Nous, qui avons à la fois des intelligences, des fragilités et des vulnérabilités, mutualisons nos savoirs, nos expériences et nos compétences ; nous construisons ainsi, en toute autonomie, notre devenir scientifique.

Notre appui le plus important est notre éthique du soin, qui propose une manière d'agir dans ces conditions difficiles en rompant avec l'individualisme compétitif pour susciter un espace de partage, privilégier la sollicitude, l'attention à l'autre. Sans place pour les sentiments, sans souci de l'autre et sans soin dans les relations, il est impossible de continuer. Et quand nous continuons, les obstacles voisinent avec les appuis, et chaque détour ouvre un apprentissage. Là où les frontières resserrent leur emprise, nous apprenons qu'il est possible d'en déplacer les lignes. Alors, l'épreuve force l'ouverture et révolutionne la façon d'être au monde. Une position souvent inconfortable, mais fertile : un poste d'observation d'où saisir à la fois les mécanismes de pouvoir et les gestes qui les fissurent.

Mon cheminement intellectuel s'est forgé dans ces interstices : entre ruptures et recommencements, dans le mouvement des déplacements forcés ou choisis, au contact de pouvoirs divers et de celles et ceux qui cherchent à en déjouer les prises. Trois décennies de recherche, de réflexion collective et de partage des savoirs, dans des contextes géographiques, politiques et disciplinaires variés, ont montré que c'est dans les seuils que naît la créativité. S'est ainsi bâtie une épistémologie des seuils qui fait des zones intermédiaires des lieux privilégiés de la production scientifique.

Avec Walter Benjamin, j'ai pensé le seuil non comme une frontière qui sépare, mais comme une zone de transition où les contraires coulent l'un dans l'autre sans s'annuler. La connaissance ne s'y construit pas dans la sécurité d'une position surplombante, mais dans la vulnérabilité du chercheur ou de la chercheuse, dans l'expérience des transitions et des contacts, là où s'éprouvent la complexité du monde social et sa part d'imprévisible.

Ce rapport au seuil et au passage ouvre la voie à une sociologie nomade, attentive aux entre-deux et aux reterritorisations éphémères. Loin d'être une discipline close sur ses propres méthodes, la sociologie nomade, conçue comme un va-et-vient permanent entre registres de connaissance, s'inscrit dans un horizon où la recherche se pense comme navigation à travers des espaces d'incertitude et de conversation. Comprendre le monde devient alors une manière d'en ouvrir les possibles, dans la fragilité et la joie de la traversée. Le travail de traduction entre disciplines, langues, statuts et savoirs n'est possible que dans une triple autonomie : de pensée, d'action et de partage. Ni repli, ni errance, ce nomadisme intellectuel est une manière d'habiter la sociologie depuis ses marges, en faisant place au doute et à la pluralité des ancrages. La sociologie se fait praxis : celle de connaissance en mouvement, au service de la compréhension collective du monde.

J'y vois l'un des antidotes à la rhinocérisme.

Je n'ai pas commencé par des remerciements. C'est par là que je finirai. Merci à celles et ceux avec qui ce chemin s'est fait.